

Etats de guerre

Alors quand Laura Martin aborde un sujet comme la guerre, les guerres, c'est avec intimité. Les guerres que la société contemporaine entretient en brisant les liens sociaux, les guerres entre les individus, qui sont une miniature des guerres entre les Etats, les guerres qui naissent de rien, et produisent beaucoup de souffrance, elle préfère les suggérer que les montrer vraiment.

Lors de l'exposition « Etats de Guerre (Philippe Lacoue Labarthe : commissaire d'exposition) Laura Martin a proposé 3 diptyques : parmi son corpus, elle compose alors un triptyque de diptyques : des photographies, mais aussi des sonorités, une résonance et un rythme, car Laura Martin a longtemps été musicienne, claveciniste. Le son y est présent, c'est une partition de silences et de bruits violents qui traverse les six images.

Premier diptyque : « **Désordres** », l'allégorie de la guerre dans un couple. Un homme, un enfant qui dorment au-milieu d'un chaos d'objets et de vêtements. Ils sont saisis dans leur plus grand abandon, impuissants dans leur inconscience face à l'objectif, comme ces familles dérangées chez elles dans les pays en guerre. Mais la violence est autre. Elle est latente. Le couple est en train de s'effondrer et le monde qui environne l'homme et l'enfant est ce réel qui s'échappe, plus rien n'est structuré : les corps chutent dans un cadrage sans repères spatiaux. Comment peuvent-ils dormir ? Ils se sont échappés dans le sommeil, fermant la porte de leurs paupières à un monde qui les accable. Photographie suivante, la guerre est finie, le lieu du couple par excellence, le lit, est vide. Il ne reste rien que des repères de réalité qui concrétisent la souffrance.



“Désordre “ – Laura Martin 2002

Diptyque photographique 1, 20m X 1, 80 m

Etats de guerre

« Schiller fatigué », le second diptyque, c'est une autre guerre, celle de la fracture sociale. Un homme est replié sur lui-même à un arrêt de bus : l'arrêt « Schiller », au bord d'une route qui déchire une forêt en son cœur. Le contexte est on ne peut plus romantique, mais un bolide surgit du fond de l'image en toute trombe, tandis que médite/pleure/dort l'incarnation du poète qui inspira l'hymne à la joie de Beethoven. L'allégorie est là, c'est l'immense arrogance de la technicité moderne face à la finitude humaine. Cette forêt éventrée, la société, cet homme solitaire, l'exclus au bord de la route, ce bolide, la technique et l'argent. Deux vitesses, ou plutôt une immobilité et une formidable accélération. Et Laura Martin présente les deux photographies de manière rétrochronologique. La technologie n'est pas un progrès si elle n'est pas partagée. L'hymne à la joie est bien fatigué par la vie d'aujourd'hui.



“Schiller fatigué “ – Laura Martin 2002
Diptyque photographique 1, 20m X 1, 80 m

Etats de guerre

Troisième diptyque : « **Il suffit de peu de chose** ». Pour déclencher la guerre, pour provoquer la colère humaine, il faut parfois presque rien. C'est l'incompréhension qui transforme le monde. Et la tyrannie des rapports humains. Un peu d'empathie ne ferait pas de mal, une tentative au moins, et à nouveau, avec peu de choses, tout pourrait s'apaiser et la tendresse s'installer, comme dans la seconde image. L'évocation de cet après-guerre est composée avec la triangularité des tableaux religieux de la Renaissance : une sorte de pieta moderne et laïque, un apaisement qui contient la souffrance muette. Pas d'oubli, juste le calme pour continuer à vivre. Et le bourreau n'est pas toujours celui que l'on croit, l'ami d'aujourd'hui est parfois l'ennemi d'hier et vice-versa. Les relations entre les peuples et les hommes sont ainsi faites qu'un peu de dialogue éviterait beaucoup de guerre, mais son absence en provoque tout autant. Arnaud Weber, Historien de l'Art, Nov 2002.



“Il suffit de peu de chose “ – Laura Martin 2002

Diptyque photographique 1, 20m X 1, 80 m